

ENTREPRISE SALET

Chéniers
commune de SACIERGES ST MARTIN



TEXTE DE
Monsieur Daniel SOULETTE

Le petit atelier artisanal de menuiserie fut créée par le père SALET au début du siècle (1900). Il travaillait seul dans son petit apprentis : un ancien toit à porc, m ' a-t-on dit. Il s ' était fabriqué lui-même tous ses outils à bois, au fil du temps, il fabriquait des portes, des fenêtres, puis progressivement se mit à faire des meubles. Avant 1914, il possédait une petite jument et une carriole pour aller livrer son travail. Mais voilà, la Grande Guerre qui vient couper son élan. Le père SALET, ainsi que son fils, furent mobilisés. Durant toute la guerre, son épouse, très courageuse et économe, tenait un petit « café-restaurant » et une gérance de tabac.



Ce n ' est que dans les années 20 qu ' ils reprirent une activité plus importante avec l ' achat d ' une première machine à bois « une combinée », actionnée par un moteur à essence. L ' après guerre fut fructueuse, ils agrandirent leur petit atelier, embauchèrent un autre compagnon et un petit apprenti.

Entre temps, ils durent transformer leur habitation devenue trop petite.



Vers les années 1925, ils achetèrent une camionnette « Citroën » que conduisait le fils aîné, le travail battait son plein ; ils durent alors construire un grand atelier dans le jardin. Ils y installèrent de nouvelles machines « Indépendante », une scie à ruban, une toupie, une dégauchisseuse, une raboteuse et une mortaiseuse. Ces machines à bois étaient fabriquées dans le Cher, elles arrivèrent avec le petit « tacot », tramway de l ' Indre, en gare de la Croix de la Barre et acheminées à Chéniers avec des voitures à bœufs.



Une fois installées, ces machines développèrent leurs activités.

Ils achetèrent ensuite un tour « automatique » pour le tournage des pieds de tables, et d'autres articles, même des moyeux de brouettes. Ils fournissaient des baguettes et des moulures de toutes sortes pour les petits menuisiers qui n'étaient pas équipés à cette époque.

Aux alentours, on parlait beaucoup des établissements SALET, une menuiserie

moderne qui continue de s'équiper et qui embauche de nouveaux compagnons.



Elle entreprend de grands chantiers de menuiserie dans le bâtiment et fabrique également des meubles. Quand j'entre, en

1935, il y a déjà trois ouvriers, un apprenti, le père SALET, le fils aîné René et Albert le cadet.

Le père s'étant retiré, tout en travaillant avec nous, c'est les deux fils qui deviennent mes patrons. Madame SALET abandonne son café-tabac en 1936, cette salle devient un petit bureau et un dépôt de meubles.



Albert, le fils, prend la gestion de l'entreprise, son frère René dirige quant à lui le personnel. C'est lui qui sera mon « éducateur » avec un vieux compagnon de la maison. A 17 ans, je deviens le petit ouvrier, je reçois un petit salaire de cent sous par jour (5Francs) alors que les ouvriers perçoivent deux francs cinquante de l'heure! Nous ne faisons à cette époque des journées de dix heures. Progressivement, je suis encouragé par de petites augmentations successives ; je suis affilié à « l'assurance sociale » en juillet 1937. Les patrons continuent leur extension en transformant de vieilles granges en ateliers et embauchent de nouveaux ouvriers ; nous fabriquons des petits meubles en série, des armoires, des buffets à deux corps, nous vernissons maintenant nos meubles au pistolet et nous commençons l'emballage et l'expédition de certains articles.

LA DURE EPREUVE, LA GUERRE DE 39-45

Les établissements SALET frère prospèrent toujours mais la mobilisation générale de 1939 va briser leur progression. Les ouvriers sont mobilisés ainsi que les patrons ; restent les deux plus jeunes, le camarade Raymond et moi-même. Nous assurons l'entretien des locaux et tentons de terminer quelques menus travaux aidés du père. Il nous faudra à notre tour « décrocher » en attendant une stabilisation des événements. Heureusement, l'absence du frère aîné sera de courte durée, une huitaine de jours, mais il demeure toujours mobilisé dans l'entreprise qui devra travailler pour les mines de fer de Chéniers relancées pour l'armement national. Son frère Albert, malade, ne rentrera que bien plus tard, après avoir été réformé .

Peu à peu, l'atelier se réorganise, mais les difficultés dues à la guerre apparaissent. D'abord le manque de carburants et de certaines fournitures aussi. Pour la main d'œuvre, ils embauchent quelques bénévoles, nous arrivent deux menuisiers réfugiés alsaciens, qui viennent d'être refoulés de leur village. Nous sommes quand même quatre jeunes à travailler à l'aménagement de vieilles granges qui seront transformées en cantine et dortoir pour loger des mineurs, des carriers, des ardoisiers d'Angers mobilisés pour l'extraction du minerai de fer. Nous passerons l'hiver 39. La « débâcle » de juin 40 va encore freiner l'activité de l'atelier, nous fabriquons quand même quelques meubles et effectuons des réparations en menuiserie. C'est la pénurie en carburant, il nous faudra nous équiper d'un moteur électrique pour actionner les machines à bois. Nous livrons nos quelques meubles avec la carriole à cheval du voisin boulanger qui, lui, a équipé sa camionnette d'un gazogène à bois. Après l'armistice et la défaite de juin 1940, les mineurs repartent, certains réfugiés tentent de rentrer chez eux.



Il y a encore un peu de ralentissement dans l'atelier. Nous effectuons malgré tout de nouveaux travaux de transformations des ateliers et construisons nous-mêmes un nouveau garage que nous transférons dans un jardin abandonné. Par la suite, une société des anciennes mines de fer de Chéniers nous demande d'effectuer le montage des baraquements qui ne servent plus ici, pour que nous les remontions dans le Lot pour le compte d'une société hydroélectrique qui construit des barrages sur le Lot. Dans le Quercy, trois ouvriers y seront occupés ainsi que René le patron. Mais au mois de novembre 1941, je dois rejoindre les camps de Jeunesse pour effectuer un service obligatoire de huit mois dans ces chantiers de travail, une mobilisation d'un nouveau genre. Je serai libéré en juin 1942. Aussitôt, je retrouve mon emploi avec de nouveaux camarades. L'entreprise a beaucoup évolué. Malgré la difficulté des temps, le frère cadet, Albert, maintient la gestion de l'entreprise qui continue avec une certaine progression. Mais au début de l'année 1943, après l'armistice, nous sommes accablés par l'occupation allemande et les nouvelles lois de Vichy. Des rafles et des réquisitions sont effectuées. Je suis appelé à un départ forcé pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne. De ce fait, je suis resté plus de deux ans sans aucun contact avec mes anciens employeurs.

1944

Pendant ces deux années, ils embauchent d'anciens ouvriers, des manœuvres et des apprentis. Je ne sais ce qu'il vécurent avec le régime au moment de la résistance, j'ai appris seulement que leur voiture particulière, une belle traction-avant leur fut réquisitionnée par le maquis.

Durant ma longue absence, ils s'étaient équipés d'une ponceuse à bande. Avec les conseils d'un mécanicien, tourneur sur métaux, ils fabriquèrent cette machine avec moyens de fortune. Plus tard, avec l'aide d'un collègue charron, ils construisirent une déligneuse, une scie circulaire et son bâti avec chariot entièrement en bois. Il est certain qu'à cette époque il manquait beaucoup de matériaux.

L'après-guerre fut difficile mais heureusement, Albert, par l'intermédiaire de son épouse, qui travaillait comme directrice des Postes, obtint un énorme chantier auprès des services des Impôts.

Nous avons fabriqué des bibliothèques et de nombreux bureaux pour équiper les services publics. Mais dans les années suivantes mes patrons perdent leurs parents âgés. Après 1954, le frère aîné perd son épouse qui décède à la suite d'une longue maladie.

A ce moment, ils venaient d'acheter une nouvelle toupie et c'était lui René qui effectuait tous les travaux sur cette machine, mais dans son désarroi, c'est moi qui prit à ce moment l'exécution du « toupillage ». Nous fabriquions de petites séries de chambres à coucher, beaucoup de petits meubles mais de moins en moins de menuiserie.

Avant 1945 et jusqu'en 1950, c'était Albert qui étudiait et dessinait les modèles, faisait les devis et contactait la clientèle. Durant les deux années de mon séjour en Allemagne où je travaillais dans une carrosserie industrielle, j'avais observé et appris beaucoup de choses sur la marche d'une usine. Aussi à mon retour, j'amenais avec moi toute une expérience nouvelle sur la marche d'une usine.

Mes employeurs s'en rendent compte très vite et me laissent progressivement prendre les initiatives sur l'exécution de certains travaux. Avec le temps, Albert me confie des petites études de dessins, je dresse les débits pour établir les devis. Parallèlement, je menais l'exécution des travaux spéciaux et m'occupais également de l'outillage. Après les années 1954, l'atelier prit de l'extension, j'invitai mon patron à s'équiper de petites machines portables électriques. Avec l'accroissement des commandes, il embauche de nouveaux et jeunes ouvriers.